

Dans le cadre de l'opération « **Verviers, ville des mots** », axée sur le thème de la solidarité,

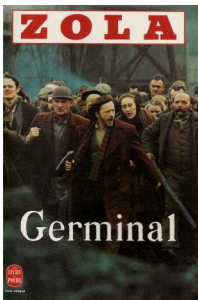


voici une sélection bibliographique de cinq fictions :

Les premières, l'une, de Zola, un classique du XIX^e, l'autre, de Delphine de Vigan, contemporaine, plus détaillées pour servir de point d'ancrage à une présentation publique, les trois dernières signalées par ordre alphabétique, pour compléter le choix.

N'hésitez pas à vous informer dans votre bibliothèque locale.
Bonne lecture à vous !

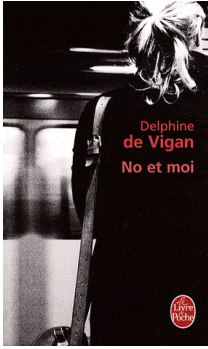
===



ZOLA, Émile. *Germinal* : fiction. Paris : Le livre de poche, 1979. (Le Livre de poche ; 145), 503 p.

A la fin du XIX^e, dans le Nord de la France, Étienne Lantier, arrive sur un site minier pour y trouver du travail. Il s'intègre dans l'équipe des ouvriers qui, mécontente de ses conditions misérables, développe par ailleurs une activité de réflexion politique importante. Etienne passe pour une personne instruite et gagne petit à petit la confiance de ses compagnons. Il propose la création d'une « caisse de prévoyance » pour soutenir les ouvriers en difficulté financière. Les conditions de vie se dégradent cependant de plus en plus et la colère gronde. Des périodes de grève se succèdent. L'insatisfaction se mue en révolte grandissante. Les grévistes détruisent les installations des différents sites. L'armée est appelée en renfort mais ne rétablit le calme qu'en surface : l'opposition continue à agir, de manière dispersée et en cachette. Étienne réchappera seul d'une tentative de sabotage dans l'une des fosses, après avoir tué accidentellement un homme. La grève prend fin sans réel gain pour les ouvriers. Étienne, lassé mais mûri, quitte la mine pour Paris...

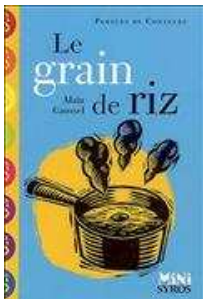
Publié en 1885, ce roman — le treizième du cycle dit des « Rougon-Macquart » — est celui de la lutte des classes. Il pose très crûment la "question sociale", et cela, dès la fin du XIX^e, raison pour laquelle il est devenu l'un des romans politiques de premier plan dans la littérature française. Zola s'est en effet remarquablement documenté pour décrire un milieu de travail où la précarité et ses comportements associés règnent en maîtres. L'intrigue est dotée d'une rare vraisemblance, soutenue par un souffle épique qui lui donne une allure de fresque, non dépourvue d'une certaine chaleur, en dépit des difficultés évoquées. Zola insiste ainsi sur le rapport de forces particulier qui existait entre les patrons et les ouvriers à l'époque. Les premiers peuvent beaucoup et ne se privent de rien, en raison de ce qu'ils possèdent. Ils sont également puissants parce que ce sont eux qui donnent le travail, mais qui assurent aussi le logement et le chauffage à ceux qu'ils recrutent. Les seconds sont, par contre, totalement inféodés aux premiers, en raison de cette double dépendance, financière et matérielle. Dès lors, leur réaction à l'égard de patrons qui ne veulent pas prendre conscience des difficultés existentielles rencontrées, ne peut être que violente, parce qu'elle est dictée par l'instinct de survie. La qualité des descriptions contribue à faire de ce roman une source d'information très utile sur la vie des ouvriers, qui n'est pas ici sans rappeler les expériences de familistère, mais aussi sur leurs revendications et l'arrivée du marxisme en France. *Germinal* a ainsi marqué l'esprit de nombreux militants et a d'ailleurs inspiré plusieurs adaptations cinématographiques. Citons notamment les deux plus récentes : *Germinal*, un film français réalisé par Yves Allégret en 1963 avec Claude Brasseur et Bernard Blier, et surtout, *Germinal*, un film franco-belge réalisé par Claude Berri en 1993, avec Renaud, fidèle adaptation du roman d'Émile Zola. Il a identifié les principaux paramètres de l'œuvre et en restitue très justement les caractéristiques les plus marquantes. Le lecteur peut trouver une fiche pédagogique qui y est consacrée, à cette adresse : http://www.lamediathèque.be/ext/thematiques/films_a_la_fiche/FichePDF/VG2161.pdf, sur le site de la Médiathèque de la Communauté française. Cet outil bien structuré, a été réalisé en collaboration avec deux ASBL, Média-Animation (Bruxelles) et Loupiote (Verviers) et s'avère très utile pour développer son information sur le sujet ou travailler avec un groupe. Notons qu'il est issu d'un ensemble plus étoffé, intitulé *100 films à la fiche*. Il vaut incontestablement bien plus qu'un détour, de même que le roman, toujours parfaitement lisible aujourd'hui, dont le personnage principal, Étienne Lantier, animé par le souci de rester dans les règles, plus intéressé a priori par la négociation que par l'action violente, propose une figure de syndicaliste, très moderne pour son époque. N'hésitez plus : lisez le roman ou relisez-le !



VIGAN, Delphine de. *No et moi* : fiction. Paris : Librairie générale française, 2009. (Le livre de poche ; n° 31277), 248 p.

Avec un Q.I. de 160, Lou Bertignac — ce nom n'a rien à voir avec le chanteur, précise l'auteur (p. 17) —, jeune ado parisienne de 13 ans, curieuse de tout mais avide de comprendre, est plus intelligente que la moyenne des autres élèves de sa classe. Ce qui l'amène à rester très souvent dans sa bulle, où seul, Lucas, doué comme elle, semble pouvoir parfois s'infiltrer. Au prof qui l'interroge pour connaître le sujet de son prochain exposé, elle répond qu'elle réalisera l'enquête d'une SDF, sans savoir au juste pourquoi. Certes, elle aime les gares et apprécie y observer les mouvements des voyageurs, ainsi que l'émotion contenue qui imprègne leurs échanges. Mais elle n'a aucune idée précise de la manière de s'y prendre, jusqu'à ce que No, une SDF à peine plus âgée qu'elle, l'interpelle à la gare d'Austerlitz. Ses manières et son dénuement intriguent Lou qui veut lui offrir sa protection. Ce qui va l'entraîner bien plus loin sans doute qu'elle ne l'imaginait...

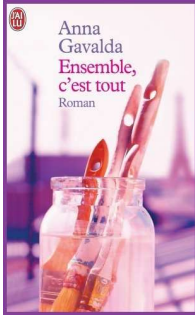
La qualité de sa réflexion, nettement plus mûre que celle, habituelle, chez une ado de 13 ans, amène Lou à sortir du lot. Elle est ainsi peu encline à accepter les explications toutes faites. Très observatrice, elle voit que sa mère dépressive depuis plusieurs années ne va pas bien, contrairement à ce que son père affirme (p. 61). Elle traque les émotions (p. 15), probablement parce qu'elle a du mal à gérer le manque de tendresse à un âge où les sens sont constamment en éveil (p. 62). La superficialité l'agace, ce que trahit sa façon d'observer : « Elles pouffent en silence derrière leurs mains, une dizaine de bracelets tintent de plaisir à leurs poignets » (p. 11). Blessée par la vie, régulièrement aux aguets, elle lance un regard aigu sur les gens (p. 47) qui l'amène à débusquer la vérité dans les relations. C'est sans doute là le terreau qui va expliquer comment deux filles aussi dissemblables que Lou et No vont arriver à converser, puisque toutes deux sont marginales, chacune à sa manière (p. 32). No est à peine plus âgée qu'elle et « si l'on fait abstraction des traces noires sur son visage et sur son cou, de ses cheveux sales, elle est très jolie » (p. 46) : Lou est capable de passer au-delà des apparences et voir le feu intérieur qui anime ses interlocuteurs. Et elle-même peut alors se sentir animée de tous les courages pour avoir envie de faire évoluer la situation. Sans doute l'ouvrage est-il particulièrement réussi, car si Delphine de Vigan imagine une histoire somme toute assez banale, elle la traite d'une manière qui l'est nettement moins, sans tomber dans un misérabilisme inutile, et nous propose ainsi une forme de conte revu. Elle confie la parole à sa jeune héroïne que l'on voit manifester un étonnement ou soulever des questions parfois terriblement naïves sur des situations pourtant bien réelles. Et sa fraîcheur vaut au roman de progresser sans heurts... sur ses rails ! Rien de fade pourtant car le ton de l'auteur reste toujours cohérent avec l'épaisseur dont elle a doté son personnage qui a tout pour donner la meilleure leçon à des adultes trop blasés, quitte à les déranger. C'est probablement d'ailleurs ce qu'a perçu son professeur lorsqu'il prend soin d'elle et lui prodigue ses conseils pour la ramener les pieds sur terre. Le lecteur souhaiterait, bien sûr, que la qualité des échanges vécus par les deux jeunes filles, leur vaille de connaître un trajet ultérieur positif mais ce serait sans doute trop beau ! Certes, l'une aura gagné en maturité — les dernières pages du roman le montre aisément, mais l'autre ? Tout ne tient-il pas toujours dans une promesse à remettre sur le métier ? N'est-ce pas là le sens du vœu du professeur, sur le point de partir à la retraite (p. 286) ? Enfin — petite parenthèse pour terminer ce commentaire : n'est-il pas amusant de constater que l'héroïne de ce roman, Lou, porte le prénom de Delphine de Vigan s'était choisi pour rédiger son premier roman, *Jours sans faim*, publié en 2001, sous le pseudonyme de Lou DELVIG, qui parle d'une adolescente sortie en extremis des tentations de l'anorexie ? Peut-être serait-il intéressant de mettre les deux ados en perspective : c'est là une suggestion de lecture supplémentaire. *No et moi* a été couronné par le prix du Rotary international (2008) et le Prix des libraires, la même année. Zabou Breitman en a réalisé une adaptation cinématographique, qui est sortie en novembre 2010.



GAUSSEL, Alain. *Le grain de riz* : conte. Paris : Syros, 2006. (Paroles de conteurs), 31 p.

Un jeune homme est tellement pauvre qu'il se retrouve, un soir de réveillon, avec pour toute richesse un seul grain de riz, sans même avoir de quoi le faire cuire. Aussi s'adresse-t-il à tour de rôle à chacun de ses voisins qui, tous, vont lui prêter un ustensile ou lui proposer un ingrédient pour réaliser un bon repas qu'il leur proposera de partager avec lui. Du grain de riz, il ne fut plus question...

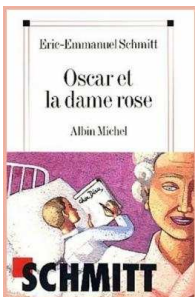
Le lecteur se trouve bien ici devant un conte, qui démarre par la phrase magique « Il était une fois » bien connue. L'auteur aide à réfléchir à la solidarité mise en œuvre au sein du partage. Ce conte illustre en effet à merveille l'idée qu'un groupe de plusieurs personnes peut, à la suite d'une mise en commun des ressources, dégager plus de moyens qu'une personne seule dans son coin. Un petit conte à relire souvent pour lutter contre la tentation du repli sur soi, si fréquente dans une époque où crise et pauvreté sont devenues — hélas — des mots banaux. Les 27 pages du récit sont imprimées dans un caractère bien plus grand que d'habitude, les lignes sont courtes, le texte est aéré, tant et si bien que ces caractéristiques peuvent inciter un animateur à proposer l'ouvrage à un public désireux d'apprendre la langue française. De surcroît, le conte se prêterait très facilement à une représentation scénique avec des jeunes ou des adultes, ce qui ne gâche rien...



GAVALDA, Anna. *Ensemble, c'est tout* : roman. Paris : J'ai lu, 2005. (J'ai lu ; 7834), 573 p.

Philibert, noble mais bègue et timide, toujours prêt à partager, Camille, anorexique et esseulée, Frank, le jeune cuisinier rustaud et sa grand-mère, Paulette qui vit seule, mais ne veut pas mourir dans une maison de vieux à la suite de sa chute : un quatuor aussi original qu'attachant se forme ainsi tout à fait par hasard. Philibert a, en effet, hérité d'un gigantesque appartement familial. Il y fait venir d'abord Franck, avant de recueillir sa jeune voisine, qui fait le ménage de bureaux, la nuit, et est à bout de souffle, puis, enfin, la grand-mère de Franck, qui ne peut plus rester seule. Ils vont devoir apprendre à se découvrir et à se respecter pour arriver à vivre en commun. Or, il semble bien que la solidarité qui prévaut entre eux finit par faire fi de l'âge et des différences de conditions sociales, à partir du moment où chacun s'efforce de comprendre comment les autres fonctionnent et que cette ouverture d'esprit incite à un ajustement commun des priorités.

En effet, plus le roman avance, plus le climat gagne en tendresse. Il n'en a pas fallu plus pour amener certains esprits grincheux à y voir de la guimauve, comme l'ont signalé plusieurs commentaires repérés sur la toile. Certes, il ne s'agit pas ici d'une intrigue qui sort de l'ordinaire. Mais justement, n'est-il pas précieux de pouvoir de temps à autre identifier un roman, de nature à proposer un exemple juste de vie sociale réussie, accessible à une majorité de lecteurs, dans une société où le profit et l'égoïsme règnent encore beaucoup trop souvent en maîtres, en dépit des tentatives développées pour y faire face ? Quelle belle réflexion sur la solidarité que cette aventure où les quatre protagonistes principaux doivent ce bonheur qu'ils atteignent grâce à l'ajustement — réussi — de leurs caractères et de leurs habitudes ! Cet exemple ne pose-t-il pas la question de savoir si c'est vraiment la différence qui empêche des personnes de s'associer et de vivre ensemble ? N'est-ce pas plutôt l'incapacité de définir clairement ce que soi-même l'on recherche, l'on attend d'une vie en commun, pour pouvoir ensuite ajuster ses priorités à celles des autres, point de rencontre qui permettra alors de résonner d'une petite musique intérieure commune face aux aléas de l'existence. C'est surtout ce magnifique défi-là que réussissent nos quatre héros au départ de leur sensibilité respective, pour vaincre les imprévus du quotidien, plus difficiles à surmonter si l'on est seul. L'auteur s'efface derrière ses personnages qu'elle arrive à nous rendre sympathiques, chacun à sa mesure. Et elle décrit un microcosme qui nous devient très vite familier. Le lecteur s'y laisse prendre. Ceux qui ont aimé le roman, apprécieront sans nul doute le film que Claude Berri en a tiré, avec notamment Guillaume Canet et Audrey Tautou, qui donnent corps aux personnages d'Anna Gavalda avec beaucoup de pertinence. Le réalisateur et ses acteurs arrivent à mettre le roman en images tout en lui préservant ce charme qui le rend bien agréable à lire.



SCHMITT, Éric-Emmanuel. *Oscar et la dame rose*. Paris : A. Michel, 2002, 99 p.

Hospitalisé pour une greffe de moelle osseuse, Oscar, un petit garçon âgé de dix ans, est atteint d'une leucémie aiguë. Personne n'a jamais jugé utile de lui avouer qu'il était atteint d'un cancer incurable. Mais il le réalise intuitivement à travers les blancs présents dans les conversations des adultes qui l'entourent, plus mal à l'aise que lui. Il se lie alors d'amitié avec l'une des vieilles dames, visiteuses bénévoles à l'hôpital, qu'il appelle tendrement Mamie-Rose. Elle est la seule, parmi les adultes, à ne pas cacher la vérité à l'enfant et peut dès lors l'accompagner dans son dernier trajet vers la mort. Elle lui propose notamment d'écrire des lettres à Dieu pour se confier à lui. Ce faisant, elle lui propose de prendre une certaine hauteur qui va aider l'enfant à « négocier » son passage dans l'au-delà.

Ce roman est ainsi essentiellement constitué des missives que l'enfant a écrites dans les derniers jours de son existence, que Mamie-Rose a retrouvées et qu'elle porte à notre connaissance. Il y révèle son quotidien, ses conversations avec sa confidente, mais aussi avec les autres enfants, atteints comme lui, et les étapes de leur combat contre la maladie. Trois thèmes principaux se partagent l'espace du roman : la maladie et les souffrances qu'elle entraîne, la relation à Dieu et, en filigrane, la mort. Car l'auteur ne nous impose jamais la sordide vérité. Tous, nous sommes amenés à disparaître, comme Oscar. Nous le savons, mais nous n'en acceptons que plus ou moins vaguement l'idée, pourvu que cette réalité soit la plus lointaine possible. Or, ici, l'auteur nous propose un exemple tout à fait paradoxal. Oscar est un enfant qui a à peine vécu. Sans doute est-il même plus jeune que tous les lecteurs du roman. Pourtant il est déjà condamné à disparaître. En raison du caractère proprement scandaleux de cette injustice, le sujet aurait pu prêter à un pathos de mauvais aloi. Ce n'est absolument pas le cas. Car l'auteur préfère s'effacer derrière l'enfant à qui il laisse son langage, sa perception, ses réactions pleines de fraîcheur, quand il interpelle cette mamie anticonformiste, qu'il règle les conflits avec ses pairs, et même lorsqu'il tutoie Dieu pour le solliciter. Difficile d'en vouloir à un petit garçon aussi franc, qui assume les situations avec autant de justesse. Même le médecin s'y laisse prendre et reste sans voix ! Sans doute est-ce là la raison pour laquelle l'émotion, toujours sous-jacente, est à ce point pertinente. Grâce à l'inventivité de la vieille dame qui lui suggère un jeu — imaginer de vivre toute une vie en dix jours de temps —, grâce aussi à la complicité qu'elle témoigne à Oscar, qui n'est autre qu'une forme de solidarité avec l'humanité souffrante, l'enfant va s'éteindre sereinement au terme d'une existence bien remplie. Sa leucémie l'a forcé à réfléchir, bien davantage que s'il avait mené une vie ordinaire... De quoi marquer beaucoup d'esprits, sans aucun doute ! Ce roman est un véritable petit bijou : le sujet grave reste toujours accessible. Et cette accessibilité qui permet à une grande majorité de lecteurs de s'approprier les éléments de réflexion, confrère de ce fait aux propos de l'auteur, un intérêt supplémentaire. Celui-ci ne se livre à aucune démonstration, ne cherche pas à convaincre. Il illustre. Et le lecteur reste celui qui choisira de poursuivre ou non sa réflexion, une fois le livre refermé. Ou les remarques d'Oscar éveilleront chez lui un écho salutaire, ou il s'arrêtera là, à la disparition du garçonnet... Un roman à conseiller, dans la mesure où il se fait l'écho

d'un questionnement essentiel, qui doit prendre place dans toute existence ! Il est l'un des cinq qui constituent, à l'heure actuelle, le « Cycle de l'invisible », dans lequel l'auteur évoque des questions liées à l'enfance et à la relation avec le spirituel. Il connaîtra une seconde vie au théâtre, ainsi qu'une troisième au cinéma. L'histoire du petit Oscar a en effet retenu l'attention de plusieurs metteurs en scène. En France, Danielle Darrieux, et en Belgique, Jacqueline Bir, notamment, ont prêté leur voix et leur talent au personnage de Mamie-Rose sur la scène de nombreux théâtres, dans une adaptation du roman, quelque peu différente de l'idée qu'en suggère le texte original, puisque les actrices jouent seules, évoquent l'enfant et son vécu, sans avoir de contact direct avec lui. Ce qui n'a pas empêché la pièce de recevoir partout un excellent accueil. A voir et à revoir aussi, sans aucun doute. Schmitt a réalisé, par ailleurs, lui-même une adaptation cinématographique du roman, toujours sous un titre éponyme, qui est sortie en décembre 2009, avec Michèle Laroque, dans le rôle de Rose. L'auteur a délibérément modifié ici l'allure de ce personnage. Il ne s'agit plus d'une vieille dame bénévole, visiteuse à l'hôpital, mais bien d'une commerçante d'âge moyen, qui essaie de gagner sa vie en tâchant d'y caser ses pizzas. Elle fera inopinément la connaissance d'Oscar à qui sa franchise tape dans l'œil et arrivera dès lors à son but commercial, si elle accepte de prêter son concours à l'équipe médicale qui ne sait plus comment aborder le garçonnet. De ce fait et pour autant que le lecteur, devenu spectateur, se rallie à cette transposition, la différence est intéressante car le geste de l'actrice est peut-être plus chargé de sens que dans le roman, dans la mesure où Rose n'est précisément pas libre de son temps. Elle accepte donc de se consacrer à l'enfant, d'abord sous la contrainte mais finit par y prendre goût et assume jusqu'au bout son rôle vis-à-vis d'Oscar, d'une manière finalement très naturelle, alors que la réalité de l'hôpital la dérange de prime abord. Elle rend l'enfant sensible à un recours au spirituel qu'elle amène d'une manière adroite. Les apports mutuels que se concèdent l'adulte et l'enfant sont ici peut-être beaucoup plus tangibles de ce fait — ses propres enfants s'étonnent de certaines transformations dans son comportement — et les deux acteurs se complètent admirablement. La composition que fait Max von Sydow dans le rôle du vieux docteur Düsseldorf, dépassé par les événements mais qui regagne en humanité au fil de ses contacts avec Rose, est aussi très convaincante. Une adaptation du roman, très différente de celle du théâtre, mais qui n'est certes pas sans charme en raison de la justesse des réactions, notamment. Un film qui pourrait aussi faire penser, par sa thématique, à celui de Terence Young en 1969, *L'arbre de Noël*, avec William Holden, mais surtout un inégalable Bourvil, parfait de naturel en confident du gamin condamné. Une comparaison à proposer dans le cadre d'une activité d'éducation permanente avec des jeunes ou d'un atelier avec des parents interpellés par la maladie d'un enfant, pourquoi pas ?

REMARQUE : Les films dont il est question dans les différents commentaires sont, pour la très grande majorité d'entre eux, déjà présents dans les collections de la Médiathèque, où ils sont empruntables. Le film *No et moi* de Zabou Breitman les y rejoindra sous peu.

Anne-Louise BOUTE
Chef de bureau-Bibliothécaire